

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre EMMANUEL

Parole donnée

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1981, tome 77, p. 170-175

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Parole donnée *

Laissez-moi d'abord prendre souffle, me recueillir, me fortifier, dans votre témoignage. Car j'ai pleine conscience de ma faiblesse : dans le témoignage seul est ma force, celle de la réalité dont je témoigne. Chaque mot de ce témoignage est de ma part un recours à cette réalité : chaque mot me revient d'elle comme une exigence qui me pénètre.

Le témoin dit : Je. Il ne dit pas : *l'homme*. Plus haut que toute généralité, que toute objectivité, il place une expérience intime. Dieu agit en lui ; il agit en Dieu : c'est là un seul et même acte. De cette expérience apparemment toute subjective il affirme qu'elle est la seule universelle, promise à chacun. Justement parce qu'il dit : *Je*, il ose dire, il a le droit de dire : *Vous*. Et aussi : *Nous*. Montrer comment j'ai reçu la parole, c'est montrer comment elle peut vous faire vivre : en elle nous sommes Un.

Cette expression : *J'ai reçu la Parole*, résiste à l'usure des mots. Pour peu que je la médite, elle s'avère inexhaustible. Je ne puis que pressentir et tenter de faire pressentir la richesse inépuisable d'un *don* qui déborde à jamais ma manière de le recevoir, de le comprendre. Je perçois que je n'ai pas reçu la Parole une fois pour toutes, mais que je la reçois chaque fois que je parle. Et que ma façon de parler dépend de ma façon de la recevoir.

Est-ce donc que j'identifie l'acte de parler avec la Parole dont je rends témoignage ? Dans la profondeur de mon être, oui, absolument. Être, c'est être parole. Un homme vrai est *homme de parole*. Entre la Parole

* Propos tenus le 16 janvier 1967, à la Sorbonne, lors de la présentation de la traduction œcuménique de l'Épître aux Romains et recueillis dans un ouvrage de l'auteur sous le titre : *La vie terrestre* (Seuil).

qui fonde mon être et les gestes ou les vocables qui l'expriment, une tension continue existe : c'est l'exigence qui me presse de les intégrer toujours davantage dans une forme intérieure, un sens total.

Je reviens à ces mots : recevoir la Parole. Absolument, ils signifient : recevoir l'être. L'homme moderne évite ces expressions. Il a peur de ce *qu'il ne veut pas* reconnaître : du fait que tout don provient d'une source. Il s'empare du don, du pouvoir de parler, sans le rapporter à sa source. Quand il s'agit de la Parole, de l'être, la source est intérieure au don. Parole donnée est Parole qui se donne. J'entends le sens de l'expression : *recevoir la Parole*, quand je me convertis à la Parole ; c'est-à-dire quand je comprends que la Parole elle-même se donne à moi.

Ainsi, recevoir la Parole devient un acte commun à celle-ci et à mon être qui la reçoit. La Parole se donne comme source de tout don et mon être l'accueille comme venant du dedans, *comme sa source*. Il accueille ce qui lui est le plus intime, son foyer, son germe mystérieux. La nature et l'effet de cette Visitation du centre même, un témoin les exprime ainsi : « *Cet Hôte fragile (que l'âme) porte en son sein détermine dès lors tous ses comportements. Ce n'est pas une idée inventée qu'elle fait évoluer à sa guise selon sa nature, c'est un Etranger mystérieux qu'elle adore, et qui l'oriente : elle s'y voue.* » Se vouer à la Parole, s'y disposer, se laisser déterminer par elle, c'est en recevoir et lui donner un *ton*. Le ton est inséparable du témoignage : c'est la beauté, le signe sensible de l'ardeur avec laquelle nous étreignons la Parole, et la Parole nous étreint. A la beauté des deux phrases citées, certains auront reconnu leur auteur, leur proférateur : Louis Massignon, dans *Parole donnée*.

Parole reçue est parole donnée. La Parole reçue est un Hôte, Massignon précise : « *un Hôte divin que l'âme ne doit pas enfanter avant la plénitude apocalyptique du temps* ». Cet Hôte, ce *Verbe*, est infiniment autre chose qu'un commun langage verbal. Il est à la fois un Etre qui vient à nous, et un mystère qui s'accomplit en nous. Nous sommes ici, en témoignage visible de notre unité invisible, pour attester ensemble, en chacun et en tous, l'identité de cet Etre et de ce mystère, de cette Visitation et de cette germination.

Je crois qu'un homme appelé Jésus, qui vécut à une date précise, est en lui-même et dans tout homme la plénitude du Verbe de Dieu. Je crois qu'il est mort pour nous, recueillant en Dieu notre misère, afin de l'anéantir. Je crois qu'il nous ressuscite avec lui, qu'en lui s'accomplit dans notre être le mystère promis à tout homme, la régénération, la déification. *En lui : et seulement en lui.* Mort et résurrection de Jésus est ce qu'en dit l'Épître aux Romains : un mystère unique de rédemption et de gloire, dont le signe indestructible est la Croix. La Croix est sur nous, bon gré mal gré, pour nous enseigner l'identité du sacrifice et de la nouvelle naissance. La Parole est en nous, exigeante, miséricordieuse : comme la flamme, elle s'unit à notre esprit, pour calciner nos étroites définitions de nous-mêmes, nos limites, notre péché.

En pénétrant l'imperfection de notre nature, lentement elle nous consume, nous *informe*. Dans nos actes, notre pensée, notre prière, dans le silencieux inconscient, notre personnalité nouvelle se constitue et nous déborde. Sans nous en rendre compte parfaitement, nous devenons parole vivante. Nous passons, au sommet de notre être, de l'état de créature pécheresse à l'état de corédempteur, de cocréateur.

A la fin de l'Épître aux Romains, saint Paul nomme certains de ses frères ses *coopérateurs* dans le Christ. *Collaborateurs*, dit la version œcuménique. La Bible de Jérusalem dit coopérateurs, mot qui exprime davantage l'opération créatrice poursuivie en commun dans le Christ. Par notre communion au mystère de Jésus, l'œuvre de résurrection se poursuit en nous, *tels que nous sommes* : la Parole passe au crible, ne laisse dans l'ombre aucune carence, aucun mal secret. Cette œuvre de résurrection est une œuvre d'enfantement, toute l'Épître aux Romains en témoigne : les souffrances de la gésine y traduisent l'impatience de la gloire. De même en nous, la clairvoyance douloureuse est indivisible de l'espérance créatrice. Loin de s'exclure, lucidité et enthousiasme s'approfondissent l'un l'autre.

Si je mets l'accent sur l'enthousiasme, ce n'est pas pour flatter certaine tendance qui veut ignorer la permanence de la Croix. Au contraire, c'est la méditation sur la Croix qui me porte à l'enthousiasme. La Croix symbolise *et* la cruelle évidence du Mal, *et* l'inimaginable victoire sur lui. Pour être ensemble ce soir, séparés mais non désunis, nous n'avons point à oublier les fanatismes passés, le martyre, l'iniquité énorme.

Tacitement, nous en faisons mémoire au pied de la Croix. Nos retrouvailles dans la Foi n'en feront monter que plus clairement la louange rendue ensemble au Verbe qui est en chacun de nous et nous contient tous.

Le Verbe nous contient, *tous en chacun* : nous nous embrassons par son nom. Il est l'Amour qui brûle de nous lier, le feu que notre réunion avive en nous, la Parole qui nous induit à la formuler d'un même souffle, à nous *configurer* mutuellement en elle. La formulation de cet amour fraternel est indivise de l'acte de nous aimer et de l'attention mutuelle qu'il implique. Pour que notre espérance soit à la mesure de la résurrection, il nous incombe d'être dès maintenant en esprit, les uns chez les autres, les otages d'un même Amour. Notre *parole donnée*, donnée au Verbe et qu'en lui, par lui, nous nous donnons les uns aux autres, est aussi une volonté réciproque de rendre nos langages plus concordants, pour atteindre ensemble, par des sondes de plus en plus rapprochées, la profondeur du mystère qui nous fonde, à la source des eaux où nous sommes tous baptisés.

De cette volonté une, remercions Dieu que la traduction de l'Épître aux Romains soit le premier témoignage. Pour tout chrétien elle est un acte testamentaire par excellence, qui le confirme dans l'adoption et l'héritage. « *Héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ, puisque nous participons à ses souffrances pour participer aussi à sa gloire* », nous sommes, au sein du malheur, mais aussi de l'espoir du monde, les révélateurs de la gloire de Dieu. Notre esprit n'est fermé à aucun idéal de vie nouvelle, mais notre attention doit être constamment éveillée à ce qui atteint les hommes dans leur chair et leur âme, à l'oppression des consciences comme à la faim des corps. Toutefois, quand même nous serions perpétuellement attentifs, totalement serviteurs, cela ne suffirait pas à nous faire participer à ce que Bonhoeffer appelle « *l'ouverture illimitée au cœur du Christ* ». Il nous faut encore devenir pauvres de la pauvreté essentielle et inévitable du monde, de sorte que la gloire éclate au sein même de cette pauvreté. Que les solidarités les plus passionnées et les plus nécessaires ne puissent jamais, fussent-elles à l'échelle de la planète, annihiler la misère fondamentale de l'homme, est un scandale dont nous ne prenons conscience que par notre mort en Jésus-Christ. Mesurer cet échec à la dimension de l'univers, et tout ensemble, à l'intérieur de cet échec, avec un élan toujours renouvelé, espérer contre toute

espérance et coopérer contre toute raison, c'est l'un des aspects du mystère de la Croix.

Chrétiens, nous reconnaissons *officiellement* dans le Pauvre la Face de Jésus-Christ. Mais si nous sommes serviteurs, c'est le plus souvent par procuration : peu d'entre nous voient le Pauvre face à face, tel que le voit ce prêtre chargé de plusieurs instituts de grands débilés, qui me fit l'aveu merveilleux qu'en perdant auprès d'eux son orgueil intellectuel, il avait pressenti à leur contact la vraie profondeur de l'âme humaine. Je pensais en l'écoutant que le Seigneur aime la gloire cachée, et que cet homme l'adorait en des régions où n'atteint pas notre suffisance misérable. Tout *manquant* que je me sentais devant lui, cet homme, en parlant de ces pauvres, me communiquait un rayon de gloire. Mais les ténèbres si évidentes qu'il évoquait, je sais qu'elles en cachent d'autres que le monde ritait d'entendre nommer ténèbres, et qui pourtant sont plus profondes encore : celles précisément de ce monde aseptisé, maquillé, volontairement aveugle à son usure et à ses tares, enivré de la publicité qu'il se fait de son bien-être, de sa jeunesse, de la constante hypertrophie de ses besoins, monde matérialiste et menteur où rôde l'angoisse et la tentation suicide. Monde auquel nous sommes parfois complaisants jusqu'à lui demander quelle figure notre religion devrait prendre à ses yeux, dans l'espoir que de cette religion atrophiée, taillée à la mesure d'une compréhension dérisoire, il se fasse un humanisme d'appoint.

La vérité, alors même qu'il l'ignore, c'est que le monde attend de nous tout le contraire de la bonne volonté que nous mettons à lui ressembler, à lui cacher la différence essentielle. Le monde attend tout autre chose que lui-même : l'affirmation, l'exaltation de la différence. Le prophète Amos nous le rappelle : « Les jours vont venir, dit le Seigneur, l'Eternel, où j'enverrai la faim dans le pays, non pas une faim de pain ni une soif d'eau, mais la faim et la soif d'entendre les paroles de l'Eternel. Alors ils erreront d'une mer à l'autre, et du nord au levant : ils iront çà et là pour chercher la parole de l'Eternel, et ils ne la trouveront point. En ce jour-là, les belles vierges et les jeunes hommes dépériront de soif. »

Cette soif, la soif du mystère, l'époque croit l'apaiser dans un exotisme religieux anémiant et vague, déballage des civilisations éventrées, jetées en vrac au faux espoir d'un salut qui tiendrait de l'art et de la magie.

De purs spectateurs, dont l'œil change toute chose en chose morte, en sont à regarder le christianisme comme un vestige de plus. Hier, l'esprit était en quête de Dieu : demain, se contentera-t-il de l'impasse d'une culture sans au-delà ? Mais cette table rase, où toutes croyances s'égalisent dans un même néant, a ceci d'exaltant pour un chrétien qu'elle ne l'enferme plus dans aucune culture, qu'elle le situe dans le seul présent de Dieu. Vieux de vingt siècles de christianisme, jeunes comme l'aube de la Résurrection, il est beau que nous disions avec Claudel : « *Et moi aussi je suis plein d'un dieu, je suis plein d'ignorance et de génie !* » Pleins, nous aussi, du « vin doux » de la Parole, c'est à nous de rendre l'ivresse du sens à un monde admirable et vide : de créer un art, une éthique, une idée de l'homme, qui nous arrachent au nihilisme institutionnel. A nous d'oser orchestrer la Parole de Dieu aux proportions de ce néant énorme, de ce *creux* dont la mystérieuse acoustique est rigoureusement en attente de la Révélation.

Etre ardents : mais ardemment lucides. Bien que la terre soit une banlieue du cosmos, nous ne confondrons pas cosmos et Plérôme. Le vrai monde est intérieur : celui que certains nomment Christ cosmique est le *Cœur* enveloppant l'univers. Le mépris de la vie intérieure qu'affichent tels chrétiens extérieurement très actifs est en fait une perte de substance, un *évidemment* de la foi. La vie chrétienne est un mystère incommensurable aux œuvres visibles. Souvent une souffrance et une fidélité très secrète retentissent davantage au cœur de Dieu que les plus spectaculaires solidarités. Berdiaeff termine ainsi un admirable livre, *le Sens de la création* : « La vérité et la beauté (...) vivent de sacrifice, et c'est dans le mystère de la Rose que la vie mondiale fleurira. » De même que la gloire la plus resplendissante rayonne de la Face humiliée, ainsi le plus radieux témoignage de l'espérance chrétienne nous vient de ces pays de l'Est de l'Europe, où l'athéisme est doctrine d'Etat. Notre rencontre, si prestigieuse qu'elle soit, présidée par les plus hautes autorités des Eglises, qu'est-elle à côté du témoignage d'un jeune ouvrier qui passe la nuit entière, au coude à coude avec des centaines d'autres, dans une église de Moscou ? C'est lui qui me dit : « Que fais-tu, dormeur ? Lève-toi, invoque ton Dieu. »

Pierre Emmanuel